

plus de force à ses rivaux , peut-être à ses ennemis. Tous abjurèrent la persécution, contens d'avoir rendu leurs sujets à l'empire de la raison et de la sociabilité.

Tout a concouru depuis deux siècles à épuiser cette fureur de zèle qui dévorait la terre. Les déprédations des Espagnols dans toute l'Amérique ont éclairé le monde sur les excès du fanatisme. En établissant leur religion par le fer et par le feu dans des pays dévastés et dépeuplés, ils l'ont rendue odieuse en Europe, et leurs cruautés ont détaché plus de catholiques de la communion romaine qu'elles n'ont fait de chrétiens parmi les Indiens. L'abord de toutes les sectes dans l'Amérique septentrionale a nécessairement étendu l'esprit de tolérance au loin, et soulagé nos contrées de guerres de religion. Les missions nous ont délivré de ces esprits inquiets qui pouvaient incendier leur patrie, et qui sont allés porter les torches et les glaives de l'Évangile au-delà des mers. La navigation et les longs voyages ont insensiblement détourné une grande partie du peuple des folles idées de la superstition. La différence des cultes et des nations a familiarisé les esprits les plus grossiers avec une sorte d'indifférence pour l'objet qui avait le plus frappé leur imagination. Le commerce entre les sectes les plus opposées a refroidi la haine religieuse qui les divisait. On a vu qu'il y avait partout de la morale et de la bonne foi dans les opinions, partout du dérèglement dans

les mœurs, et de l'avarice dans les âmes; et l'on en a conclu que c'était le climat, le gouvernement et l'intérêt social ou national qui modifiaient les hommes.

Depuis que la communication est établie entre les deux hémisphères de ce monde, on parle et l'on s'occupe moins de cet autre monde qui faisait l'espérance du petit nombre et le tourment de la multitude. La variété, la multiplicité des objets que l'industrie a présentés à l'esprit et aux sens, ont partagé les affections de l'homme et affaibli l'énergie de tous les sentimens. Les caractères se sont émoussés, et le fanatisme a dû s'éteindre comme la chevalerie, comme toutes les grandes manies des peuples désœuvrés. Les causes de cette révolution dans les mœurs ont influé encore plus rapidement sur les gouvernemens.

La société vient naturellement de la population, et le gouvernement tient à l'état social. En considérant le peu de besoins que la nature donne à l'homme en proportion des ressources qu'elle lui présente; le peu de secours et de biens qu'il trouve dans l'état civil, en comparaison des peines et des maux qu'il y entasse; son instinct commun à tous les êtres vivans pour l'indépendance et la liberté; une multitude de raisons prises de sa constitution physique, on a voulu douter si la sociabilité était aussi naturelle à l'espèce humaine qu'on le pense ordinairement.

On a comparé les hommes isolés à des ressorts

épars. Si, dans l'état de nature sans législation, sans gouvernement, sans chefs, sans magistrats, sans tribunaux, sans lois, un de ces ressorts en choquait un autre, ou celui-ci brisait le premier, ou il en était brisé, ou ils se brisaient tous deux. Mais, lorsqu'en les rassemblant et les ordonnant on en eut formé ces énormes machines qu'on appelle sociétés, où, bandés les uns contre les autres, ils agissent et réagissent avec toute la violence de leur énergie particulière, on créa artificiellement un véritable état de guerre, et d'une guerre variée par une multitude innombrable d'intérêts et d'opinions. Ce fut bien un autre désordre lorsque deux, trois, quatre ou cinq de ces terribles machines vinrent à se heurter en même temps; c'est alors qu'on vit dans la durée de quelques heures plus de ressorts brisés, mis en pièces, qu'il n'y en aurait eu pendant la durée de vingt siècles, avant ou sans cette sublime institution. C'est ainsi qu'on fait la satire des premiers fondateurs des nations par la supposition d'un état sauvage, idéal et chimérique. Jamais les hommes ne furent isolés comme on les montre ici. Ils portèrent en eux un germe de sociabilité qui tendait sans cesse à se développer. Ils auraient voulu se séparer, qu'ils ne l'auraient pu; ils l'auraient pu, qu'ils ne l'auraient pas dû, les vices de leur association se compensant par de plus grands avantages.

La faiblesse et la langueur de l'enfance de l'homme; la nudité de son corps sans poil et sans

plume; la perfectibilité de son esprit, suite nécessaire de la durée de sa vie; l'amour maternel qui croît avec les soins et les peines, qui, après avoir porté son fruit neuf mois dans ses entrailles, l'allait et le porte des années entières dans ses bras; l'attachement réciproque, né de cette habitude entre deux êtres qui se soulagent et se caressent; la multiplication des signes communicatifs dans une organisation, qui joint aux accens de la voix, communs à tant d'animaux, le langage des doigts et des gestes particuliers à l'espèce humaine; les événemens naturels qui peuvent rapprocher de cent façons et réunir des individus errans et libres; les accidens et les besoins imprévus qui les forcent à se rencontrer pour la chasse, la pêche, ou même pour leur défense; enfin l'exemple de tant d'espèces qui vivent en troupes, telles que les amphibies et les monstres marins, les vols de grues et d'autres animaux, les insectes même qu'on trouve en bandes et en essaims: tous ces faits et ces raisonnemens semblent prouver que l'homme tend de sa nature à la sociabilité, et qu'il y arrive d'autant plus promptement qu'il ne saurait beaucoup peupler sous la zone torride sans se former en hordes errantes ou sédentaires, ni se répandre sous les autres zones sans s'associer à ses semblables pour la proie et le butin qu'exige le besoin de se nourrir et de se vêtir.

De la nécessité de s'associer dérive celle d'avoir

des lois relatives à cet état, c'est-à-dire de former par la combinaison de tous les instincts communs et particuliers une combinaison générale qui maintienne la masse et la pluralité des individus ; car, si la nature pousse l'homme vers l'homme, c'est sans doute par une suite de cette attraction universelle qui tend à la reproduction et à la conservation. Tous les penchans que l'homme porte dans la société, tous les plis qu'il y prend devraient être subordonnés à cette première impulsion. Vivre et peupler étant la destination de toutes les espèces vivantes, il semble que la sociabilité, si c'est une des premières facultés de l'homme, devrait concourir à cette double fin de la nature, et que l'instinct qui le conduit à l'état social devrait diriger nécessairement toutes les lois morales et politiques au résultat d'une existence plus longue et plus heureuse pour la pluralité des hommes. Cependant, à ne considérer que l'effet, on dirait que toutes les sociétés n'ont pour principe ou pour suprême loi que la *sûreté de la puissance dominante*. D'où vient ce contraste singulier entre la fin et les moyens, entre les lois de la nature et celles de la politique ?

C'est une question à laquelle il est difficile de répondre solidement sans se former des notions justes de la nature, de la succession des différens gouvernemens ; et l'histoire ne nous est presque d'aucun secours sur ce grand objet. Tous les fondemens de la société actuelle se perdent dans les

ruines de quelque catastrophe ou révolution physique. Partout on voit les hommes chassés par les incendies de la terre ou par les feux de la guerre, par les débordemens des eaux ou par des insectes dévorans, par la disette ou par la famine, se réunir dans un coin du monde inhabité, ou se disperser, se répandre dans des lieux déjà peuplés. Toujours la police commence par le brigandage, et l'ordre par l'anarchie. Mais, pour parvenir à quelque résultat qui satisfasse la raison, il faut négliger ces secousses momentanées et considérer les nations dans un état stationnaire et tranquille, qui laisse un libre cours à la production des phénomènes.

On a dit qu'il y avait deux mondes, le physique et le moral. Plus on aura d'étendue dans l'esprit et d'expérience, plus on sera convaincu qu'il n'y en a qu'un, le physique, qui mène tout lorsqu'il n'est pas contrarié par des causes fortuites, sans lesquelles on eût constamment remarqué le même enchaînement dans les événemens moraux les plus surprenans, tels que l'origine des idées religieuses, les progrès de l'esprit humain, les découvertes des vérités, la naissance et la succession des erreurs, le commencement et la fin des préjugés, la formation des sociétés et l'ordre périodique des différens gouvernemens.

Tous les peuples policés ont été sauvages ; et tous les peuples sauvages, abandonnés à leur impulsion naturelle, étaient destinés à devenir policés. La famille fut la première société, et le

premier gouvernement fut le gouvernement patriarcal , fondé sur l'amour , l'obéissance et le respect. La famille s'étend et se divise. Des intérêts opposés suscitent la guerre entre des frères qui se méconnaissent. Un peuple fond les armes à la main sur un autre. Le vaincu devient l'esclave du vainqueur, qui se partage ses campagnes , ses enfans , ses femmes. La contrée est gouvernée par un chef , par ses lieutenans et par ses soldats , qui représentent la partie libre de la nation , tandis que tout le reste est soumis aux atrocités , aux humiliations de la servitude. Dans cette anarchie , mêlée de jalousie et de férocité , la paix est bientôt troublée. Ces hommes inquiets marchent les uns contre les autres ; ils s'exterminent. Avec le temps , il ne reste qu'un monarque ou un despote. Sous le monarque , il est une ombre de justice ; la législation fait quelques pas ; des idées de propriété se développent ; le nom d'esclave est changé en celui de sujet. Sous la suprême volonté du despote , ce n'est que terreur , bassesse , flatterie , stupidité , superstition. Cette situation intolérable cesse , ou par l'assassinat du tyran , ou par la dissolution de l'empire , et la démocratie s'élève sur ce cadavre : alors , pour la première fois , le nom sacré de patrie se fait entendre : alors l'homme courbé relève sa tête et se montre dans toute sa dignité : alors les fastes se remplissent de faits héroïques : alors il y a des pères , des mères , des enfans , des amis , des concitoyens , des vertus

publiques et domestiques : alors les lois règnent , le génie prend son essor , les sciences naissent , les travaux utiles ne sont plus avilis.

Malheureusement cet état de bonheur n'est que momentané. Partout les révolutions dans le gouvernement se succèdent avec une rapidité qu'on a peine à suivre. Il y a peu de contrées qui ne les aient toutes essayées , et il n'en est aucune qui avec le temps n'achève ce mouvement périodique. Toutes suivront plus ou moins souvent un cercle réglé de malheurs et de prospérités , de liberté et d'esclavage , de mœurs et de corruption , de lumière et d'ignorance , de grandeur et de faiblesse ; toutes parcourront tous les points de ce funeste horizon. La loi de la nature , qui veut que toutes les sociétés gravitent vers le despotisme et la dissolution , que les empires naissent et meurent , ne sera suspendue pour aucune. Tandis que , semblables à l'aiguille qui marque la direction constante des vents , elles avancent ou rétrogradent , voyons comment l'Europe est arrivée à l'état de police où nous la voyons.

Un homme d'un profond génie et d'un caractère implacable , quoiqu'il soit appelé dans l'histoire le plus doux des humains , affranchit les Hébreux de l'esclavage par des prodiges , et se sert de l'autorité du ciel , au nom duquel il les opère , pour étouffer en eux tout sentiment de commisération. Les peuples sont impitoyablement exterminés. Les hommes , les femmes , les

enfans, les nouveau-nés, ceux qui sont encore dans le sein de leur mère, les animaux même, sont massacrés. Les fautes de la nation qu'il conduit sont cruellement châtiées. Le moindre signe de révolte, le plus léger murmure enfonce le glaive dans la gorge du coupable, ou entr'ouvre des gouffres sous ses pieds. Ce n'est jamais lui, c'est toujours Dieu qui se venge. Il plonge le peuple dans la misère en le dépouillant du peu d'or qu'il possède. Il laisse en mourant des chefs animés de son esprit. Il avait préparé par la terreur et par la stupidité le gouvernement théocratique, auquel succéda le gouvernement monarchique, si l'on peut donner ce nom à une constitution sous laquelle des rois tyrans de leurs sujets sont les esclaves du sacerdoce. Cette singulière nation garde son caractère primitif sous les vicissitudes de sa destinée. Le Juif vaincu, subjugué, dispersé, haï, méprisé, reste Juif. Avec ses annales sous son bras, il promène la Palestine dans tous les climats. Quelle que soit la région qu'il habite, il vit dans l'attente d'un libérateur, et meurt les regards attachés sur son ancien temple.

La Grèce vit ses états fondés par des brigands qui détruisirent quelques monstres et beaucoup d'hommes, afin d'être rois. C'est là que, pendant une assez courte durée, du moins à dater des temps héroïques, et dans une enceinte assez étroite, on a le spectacle présent de toutes les espèces de gouvernemens, de l'aristocratie, de

la démocratie, de la monarchie, du despotisme, et d'une anarchie que l'approche de l'ennemi commun suspend sans l'éteindre. C'est là que la menace imminente de la servitude fait éclore et perpétue le patriotisme, qui amène à sa suite la naissance de tous les grands talens; des modèles sublimes de tous les vices et de toutes les vertus; une multitude d'écoles de la sagesse au milieu de la débauche, et des exemples dans tous les beaux arts, que l'art imitera dans tous les siècles et n'égalera jamais. Le Grec fut un peuple frivole, plaisant, menteur et ingrat. Le Grec fut le seul peuple original qu'on ait vu et qu'on verra peut-être sur la terre.

Rome fut, dit-on, cimentée des débris échappés aux flammes de Troie, ou ne fut qu'une caverne de bandits de la Grèce et de l'Italie; mais de cette écume du genre humain sortit un peuple de héros, fléau de toutes les nations, vautour de lui-même; un peuple plus étonnant qu'admirable; grand par ses qualités, digne d'exécration par l'usage qu'il en fit au temps de la république; le peuple le plus lâche, le plus corrompu sous ses empereurs; un peuple, dont un des hommes les plus vertueux de son siècle disait: Si les rois sont des bêtes féroces qui dévorent les nations, quelle bête est-ce donc que le peuple romain qui dévore les rois?

La guerre, qui des grands peuples de l'Europe n'avait fait que l'empire des Romains, fit rede-

venir barbares ces Romains si nombreux. Le caractère et les mœurs des conquérans passant presque toujours dans l'âme des vaincus, ceux qui s'étaient éclairés à la lumière de Rome savante retombèrent dans les ténèbres des Scythes stupides et féroces. Durant des siècles d'ignorance, la force faisant toujours la loi, et le hasard ou la faim ayant ouvert aux forces du nord les portes du midi, le flux et le reflux continuel des émigrations empêchèrent les lois de se fixer nulle part. Comme une foule de petits peuples avaient détruit une grande nation, plusieurs chefs ou tyrans dépecèrent en fiefs chaque vaste monarchie. Le peuple, qui n'a rien gagné dans le gouvernement d'un seul homme ou de plusieurs, fut toujours écrasé, mutilé, foulé par ces démembrements de l'anarchie féodale. C'étaient de petites guerres continuelles entre des bourgs voisins, au lieu de nos grandes et superbes guerres de nation à nation.

Cependant une fermentation continuelle conduisait les nations à prendre une forme, une consistance. Les rois voulurent s'élever sur les ruines de ces hommes ou de ces corps puissans qui perpétuaient les troubles, et ils employèrent pour y réussir le secours du peuple. On le mania, on le façonna, on le polit, et on lui donna des lois plus raisonnées qu'il n'en avait eu.

La servitude avait abattu sa vigueur naturelle; la propriété lui rendit du ressort, et le commerce qui suivit la découverte du Nouveau-Monde aug-

menta toutes ses facultés en répandant une émulation universelle.

A ce mouvement général s'en joignit un autre. Les monarques n'avaient pu agrandir leur pouvoir sans diminuer celui du clergé, sans favoriser ou préparer le discrédit des opinions religieuses. Les novateurs qui osèrent attaquer l'Église furent appuyés du trône. Dès-lors l'esprit humain prit des forces en s'exerçant contre les fantômes de l'imagination; et, rentré dans le chemin de la nature et de la raison, il découvrit les véritables principes du gouvernement. Luther et Colomb étaient nés, l'univers en trembla, toute l'Europe fut agitée; mais cet orage épura son horizon pour des siècles. L'un de ces hommes ranima tous les esprits, l'autre tous les bras. Depuis qu'ils ont ouvert les routes de l'industrie et de la liberté, la plupart des nations de l'Europe travaillent avec quelque succès à corriger ou à perfectionner la législation, d'où dépend la félicité des hommes. Mais cet esprit de lumière n'est pas arrivé jusqu'au Turc.

Les Turcs, sortis de la Tartarie, et vraisemblablement des rochers du Taurus, vécurent, dans les premiers temps qui suivirent leur émigration, du butin qu'ils pouvaient faire sur les terres de l'empire grec, ou de la solde qu'ils recevaient des princes arabes, qui, ayant secoué le joug du calife, avaient besoin d'un secours étranger pour maintenir leur indépendance. Quelques chefs de

ces hordes sauvages s'emparèrent successivement des châteaux dont on leur avait confié la garde, ou envahirent de faibles possessions mal défendues. Vers l'an 1300, ses membres épars furent réunis en corps de nation par Ottoman, qui ajouta bientôt à la Bythinie, son premier domaine, des provinces assez importantes. Orcan, son fils, son élève, l'héritier de son activité et de son audace, poussa ses conquêtes jusqu'à l'Hellespont. D'autres contrées furent forcées de se soumettre à leurs descendans. Rien ne leur résistait. Des princes formés dans les camps et nés capitaines, des armées accoutumées à la victoire et beaucoup mieux disciplinées que celles qu'on leur opposait, réparaient les vices d'un mauvais gouvernement. La fortune les rendit maîtres de Constantinople en 1453, et ils y établirent le siège de leur puissance.

L'Europe, plongée à cette époque dans l'ignorance et la barbarie, n'aurait opposé qu'une digue impuissante à ce torrent débordé, si les premiers successeurs de Mahomet II, à la tête d'une nation qui conservait encore les mœurs, le génie, les institutions de ses fondateurs, n'eussent été obligés d'interrompre leurs expéditions en Pologne, en Hongrie, sur les domaines de Venise, pour se porter, tantôt en Asie, tantôt en Afrique, ou contre des sujets rebelles, ou contre des voisins inquiets. Leurs progrès se ralentirent aussitôt que les circonstances les eurent réduits à diviser leurs

forces; et à mesure que les succès devenaient moins brillans ou moins rapides, leurs troupes perdirent un peu de cette confiance qui avait été jusqu'alors l'âme de leurs exploits.

Tandis que les musulmans penchaient vers la décadence, une révolution contraire s'opérait dans la chrétienté. Les esprits commençaient à s'y éclairer. Dans quelques contrées, l'anarchie féodale, source féconde de tant de maux, et qui durait depuis si long-temps, se dénaturait peu à peu par des lois ou des coutumes nouvelles auxquelles le besoin la forçait de se prêter, et dans des états plus sages elle était remplacée par une administration assez régulière. Ce mouvement, qui changeait si heureusement la condition des peuples, et qui leur rendait quelques-uns des droits que la tyrannie leur avait ravis, leur donna du goût pour un travail dont ils étaient assurés de recueillir le fruit. Les souverains partagèrent avec leurs sujets les avantages de cette industrie. Alors à des milices tumultuairement assemblées on put substituer des armées qui, étant toujours sous le drapeau et continuellement exercées, étaient capables de couvrir les frontières confiées à leur vigilance, et de faire offensivement la guerre lorsqu'il le fallait. Enfin il se forma dans le voisinage des Turcs une puissance capable de leur résister. En ajoutant le royaume de Hongrie aux vastes possessions de la maison d'Autriche en Allemagne, Ferdinand II était encore assuré,